

LA 107^e MINUTE

ANNE DELBÉE

chemins

les quatre

À Pierre Bureau
et à sa fille, Émilie Delbée.

« Je rêve de monter sur les planches d'un théâtre avant de mourir. Je crois que j'ai un vrai tempérament d'interprète : c'est indispensable pour jouer au football au plus haut niveau. »

Le Roi Pelé

L'air était très doux ce soir-là. Je marchais sous les arbres, solitaire. Je rentrais chez moi. La ville était déserte mais par les fenêtres ouvertes, je percevais le vaste murmure des télévisions et parfois des téléspectateurs qui respiraient de la même haleine palpitante, ensemble, dansant presque à ce son de la Finale de cette Coupe du Monde 2006.

C'était comme les vagues d'une mer lointaine, un va-et-vient indistinct comme la marée montante que l'on devine dans l'aube indéfinie. L'eau se rapprochait de minute en minute. Nous étions vers la fin du match. Bientôt les grandes lames se briseraient sous nos pieds en mille étincelles sonores. Quelques instants encore

et l'avenue retentirait de klaxons discordants, de feux d'artifice improvisés, de drapeaux claquants emportés par rafales à la vitesse des voitures joyeuses, de hurlements semblables aux barrissements des grands éléphants en colère.

Ce serait comme la dernière fois, comme à cette demi-finale que la France quelques jours auparavant avait remportée. Peut-être mieux encore. Ou pire ? Selon que l'on aime les grands rassemblements, la foule et le football naturellement, même dans les excès qu'il génère.

Pour le présent, l'air avait une douceur particulière comme si le monde goûtait un moment de trêve et le plaisir des joies simples. J'avais presque envie de fredonner

Heure exquisite

Qui nous grise

Lentement

La caresse

La promesse

Du moment

L'ineffable étreinte

De nos désirs fous

C'était l'heure de l'amour et non de la guerre.

Certes il y avait ce soir-là une promesse de bonheur, pour le monde de la Coupe que je sentais assis non loin, en groupe, en rond, en famille. Tous espéraient à cette même seconde, qu'ils soient français ou italiens, brésiliens ou portugais, algériens ou allemands ! Une grande partie du monde était au rendez-vous.

Je marchais lentement pour mieux savourer ce silence : j'étais ailleurs, dans l'enfance, le jardin du grand-père dans une fin d'après-midi ensoleillée et la tartine de pain que l'on beurre paresseusement en attendant le dîner, tandis que des oiseaux malicieux, cachés dans les ombrages chuchotent un mauvais coup, celui de vous picorer quelques miettes entre deux pépiements, comme les gosses que nous étions alors l'avaient fait en passant par la cuisine quelques minutes auparavant.

Je profitais donc de cette paix, du parfum des feuilles, de cette avenue abandonnée.